

Carnets d'un dilettante

Jean-Claude Trutt

Promenades littéraires, côté Occident



Illustration de couverture des *Migrations* de Tsernianski

Deux Serbes et un Bosniaque

*Migrations*¹ de Milos Tsernianski est le roman mythique des Serbes, le roman de leur déracinement, de leurs pérégrinations, de leurs malheurs, de leur nostalgie. Un roman superbe plein d'images inoubliables, au mouvement lent et inexorable.

La première partie commence en 1744, sur les berges boueuses du Danube, en Voïvodine (qui est la région magyare de la Serbie d'aujourd'hui), où Vouk fait ses adieux à sa famille et rassemble sa troupe pour aller faire la guerre, au service de l'Empereur d'Autriche, au Roi de France, passer le Rhin, camper devant Strasbourg et entrer dans Saverne (on revient toujours à l'Alsace). Vouk est entré dans l'armée sur le conseil de son père qui croit toujours au retour au pays de ces Serbes déracinés avec l'aide des Autrichiens. Mais les combats contre les Turcs sont loin. On se souvient encore des villages brûlés, des esclaves embarqués sur les bateaux turcs, des femmes violées, des enfants jetés en l'air et embrochés sur les yatagans. Mais aujourd'hui les Serbes ne servent plus que de chair à canon à Marie-Thérèse la catholique, on essaye d'ailleurs sans succès de les convertir à la religion romaine, on les brime, on les méprise comme les sauvages qu'ils sont (Vouk sait qu'il ne sera jamais colonel) et on les déplace souvent. Le frère de Vouk, Archange, est commerçant. Il se débrouille. Il voyage, en Turquie, en Hongrie, en Grèce. Il a lui aussi ses malheurs : il est amoureux de sa belle-soeur, il couchera même avec lorsque Vouk sera parti. Et elle mourra, peut-être d'une tentative d'avortement. Et il en sera doublement malheureux, comme amoureux et comme coupable.

Mais Vouk, lui, est un guerrier. Il ne connaît que le métier militaire. Alors, dans son désespoir il rêve. Il rêve à la Russie, « *immense et enneigée* », où il pense émigrer pour avoir une vie décente, trouver le repos, l'apaisement. La Russie où « *les églises sont admirables et l'orthodoxie plus douce* ».

¹ Voir : *Milos Tsernianski : Migrations, avec notice biographique sur Tsernianski et introduction de Nikola Milosevitch, édit. Julliard/l'Age d'Homme, Paris, 1986*

Je me suis souvent demandé d'où venait cette haine terrible de l'église orthodoxe contre le Pape. Au point qu'encore aujourd'hui celui-ci est très mal reçu quand il veut se rendre en Russie ou en Grèce. J'ai étudié la biographie des frères Méthode et Cyrille², grands érudits, originaires de Thessalonique, qui sont venus au neuvième siècle, à la demande des princes slaves, traduire les écrits saints en langue slave et pour cela inventer un nouvel abécédaire, plus approprié à rendre les sons de cette langue et que l'on appelle aujourd'hui cyrillique. On y voit effectivement les évêques allemands essayer d'imposer leur autorité aux convertis slaves, alors que ceux-ci veulent défendre leur indépendance et vont chercher très naturellement l'appui de Byzance. Mais le pape apparaît encore relativement conciliant et les deux frères sont d'ailleurs reçus avec les honneurs au Vatican. Et il n'y a pas encore schisme entre les deux églises.

Lorsqu'on étudie l'histoire de l'Etat byzantin dans la prestigieuse étude d'Ostrogorsky³ on s'aperçoit que le schisme définitif date de bien plus tard : 1054. Comme le dit Ostrogorsky il fallait la conjonction d'un souverain faible à Constantinople (car l'Empereur n'avait pas intérêt à une rupture avec Rome), - c'était le cas de Constantin IX Monomaque - et la présence de deux individus obstinés et ambitieux à la tête des deux églises : Léon IX et son cardinal Humbert, emporté et intransigeant, et de l'autre côté Michel Cérulaire, le patriarche le plus ambitieux de toute l'histoire byzantine. Le 16 juillet 1054 Humbert vient déposer sur l'autel de Sainte Sophie une bulle d'excommunication contre Cérulaire. Celui-ci parvient à retourner l'Empereur, à réunir un concile et, aussi sec, excommunier le Romain. Les deux églises ne seront plus jamais unies. Y avait-il au moins des raisons de dogme ? Rien du tout. Une des églises reprochait à l'autre d'enseigner que le Saint Esprit procédait

² Voir : *Adolphe d'Avril : St. Cyrille et St. Méthode, première lutte des Allemands contre les Slaves, édit. Ernest Leroux, Paris, 1885*

³ Voir : *Georges Ostrogorsky : Histoire de l'Etat byzantin, édit. Payot et Rivages, Paris, 1996*

du Fils et du Père et était donc postérieur (c'est la fameuse question du « *filioque* » dans le credo) et l'autre disait qu'ils étaient simultanés ! Sur le plan des rites l'une faisait communier ses fidèles sous les deux espèces. Dans l'une le prêtre utilisait du pain sans levain, l'autre non ! Et l'église orthodoxe admettait le mariage des prêtres (mais cela ne semblait même pas être un point primordial). Cela montre bien que les idées ne sont que des prétextes quand des hommes s'opposent pour des questions de pouvoir ou de prestige !

Mais tout ceci ne suffit pas pour expliquer cette haine. Tout dernièrement paraissait dans la Revue des Centraliens le témoignage d'un fils sur son père, ingénieur célèbre, descendant d'une famille de levantins, où il racontait sa jeunesse dans je ne sais plus quel coin de Méditerranée. Et le souvenir qu'il avait de sa grand'mère qui était grecque et qui, disait-il s'enfermait dans une pièce plongée dans le noir pendant une journée entière, lors de l'anniversaire du « *sac de Constantinople par les Croisés* ». J'ai voulu en savoir plus et j'ai été consulter mon Michaud⁴. C'est au cours de la 4ème croisade que cela s'est passé. Une croisade détournée, disent les historiens. Grâce aux intrigues du Doge de Venise qui va s'entendre avec les Croisés pour se répartir les biens de l'Empire byzantin. On va d'abord prendre la ville au milieu de l'année 1203, mettre sur le trône un obscur rejeton d'une ancienne dynastie byzantine, puis lorsque la ville se révolte, on va la prendre une deuxième fois, cette ville fière qui avait résisté à tous, aux Perses, aux Arabes, aux Avars, aux Bulgares et on va l'abandonner pendant trois jours, du 13 au 15 avril 1204, au meurtre et au pillage. Les trésors les plus précieux du plus grand centre de civilisation de l'époque sont partagés entre les conquérants « *quand ils ne sont pas anéantis de la façon la plus barbare !* »

« *Si oncques ne fut vu nulle part un si riche saccagement* » dit Villehardouin, le chroniqueur de l'époque. *La licence des soldats croissait à la vue du butin. Ils ne respectèrent ni la pudeur des femmes ni la sainteté des églises* » dit Michaud. Ils dépouillèrent même les cercueils des empereurs, celui

⁴ Voir M. Michaud : *Histoire des Croisades, édit. Furne et Cie, Paris, 1854*

de l'auguste Justinien lui-même. Sainte Sophie fut souillée et saccagée. De nombreuses oeuvres d'art de la grande époque grecque et romaine furent détruites. Les statues en bronze sont fondues et transformées en monnaie. Il y en avait de gigantesques, une statue de Junon dont la tête seule dut être traînée par un attelage de huit boeufs, une statue équestre dont le cavalier avait le bras étendu vers le soleil, un colossal Hercule dans la posture du Penseur de Rodin, une Hélène avec « *ses cheveux flottant au gré des vents* », c'est Nicéas le chroniqueur byzantin qui parle, « *ses yeux pleins de langueur, son sourire plein de charme, ses lèvres qui paraissaient de rose sur l'airain, son attitude langoureuse, ses bras dont le bronze même montrait la blancheur* ». Le saccage continue dans la campagne voisine du Bosphore : villages, églises, maisons de campagne, tout est dévasté et livré au pillage. Nicéas vomit la race barbare des Francs qui dépasse en barbarie les Turcs. « *Voilà donc ce que nous promettaient ce hausse-col doré, cette barbe rase, ces narines qui ne respirent que la colère, cet oeil superbe et cruel, cette main prête à répandre le sang...* » Le chef des Croisés s'appelait Boniface de Montferrat, le Doge de Venise Henri Dandolo. Et voilà comme on marque pour des siècles et des siècles la mémoire collective des peuples...

Tsernianski a publié la première partie de ses *Migrations* en 1929. Le déclenchement de la première guerre mondiale le surprend à Vienne. Il est emprisonné, puis enrôlé dans l'armée autrichienne et doit aller se battre contre ses frères serbes comme tous les Slaves originaires de Bosnie, de Croatie et de toutes les terres serbes situées au nord du Danube qui font partie de l'Empire austro-hongrois. Cela exaspère son nationalisme. Au début de la deuxième guerre mondiale il se trouve en tant que diplomate à Rome lorsque l'Allemagne et l'Italie déclarent la guerre à la Serbie (en avril 1941). Il réussit à fuir à Londres où il vit dans des conditions plutôt misérables. C'est après la guerre qu'il publie la deuxième partie de son grand roman.

Cette deuxième partie est nettement plus touffue, plus romanesque aussi. Des femmes y apparaissent, souvent légères, sen-

suelles. Peut-être est-ce pour montrer que Vienne est une ville dissolue, les moeurs de la Cour à l'opposé de celles des soldats serbes. Peut-être est-ce de la misogynie chez l'auteur. Il est clair pour lui que ce sont les hommes et non les femmes qui gardent leur attachement à la terre serbe perdue. Les héros de l'histoire sont Pavle, le fils adoptif de Vouk, et ses trois cousins, tous des Issakovitch. Le récit commence à Timisoara, dans le Banat (aujourd'hui roumain) où l'on apprend aux régiments serbes qu'ils vont être dissous, que les officiers vont être versés dans d'autres régiments et que les simples soldats vont être employés à faire des routes ou à travailler pour des paysans allemands (le livre parle de Lorrains et d'Alsaciens!) qu'on est en train d'installer comme colons sur ces terres. Les Issakovitch décident comme beaucoup d'autres à émigrer en Russie. C'est le même rêve russe que celui de Vouk. Mais les paradis ne sont pas ce que l'on a rêvé. Pavle et les autres ne comprennent pas le russe, ils ont à faire face aux mêmes petits potentats qu'en Autriche. Or, comme dit Pavle, la Serbie est une région montagneuse et dans ces montagnes on n'a pas l'habitude d'incliner son cou. On leur accorde bien des terres dans la plaine du Donetz mais ils ne verront jamais le peuple russe, Moscou, Saint-Pétersbourg. Saint-Pétersbourg, la ville de Pierre le Grand, née d'un rêve, née de l'imagination, une ville de pierre bâtie sur l'eau, sur la glace. Pavle avait vu un tableau : la vue y était infinie. Il croyait y voir au loin des bulbes bleuir dans une brume transparente. C'était vers ces bulbes, cette eau, ce fleuve, cette mer qu'ils s'étaient mis en marche. « *Vers cette ville qui est le rêve, fait réalité par celui à l'appel de qui ils étaient tous partis* ».

Et puis « *ils finiront comme des garde-frontières - ce qu'ils ont toujours été - les uns le long de la frontière polonaise, où comme les sbires, ils pourchasseront les moujiks fuyant le servage russe, les autres à la frontière moldavo-turque, où ils laisseront leurs os* ».



Dobritsa Tchossitch (j'ai conservé l'écriture serbo-croate telle qu'elle apparaît sur les éditions françaises de ses livres) a d'abord été un homme totalement engagé dans l'action politique, se battant avec les Partisans contre les Nazis pendant la dernière guerre, puis devenant membre du Comité Central du Parti de Serbie. Mais assez rapidement il entre dans l'opposition, rendant même sa carte du Parti en 1968 et se consacrant alors entièrement à l'écriture. Démocrate dans l'âme, il ne pouvait accepter longtemps l'arrivisme, le culte de la personnalité et l'autocratie du régime. Un régime qui connaissait lui aussi ses camps staliniens (dans ses conversations avec Djoukovitch⁵ il parle longuement de sa visite à l'Île Nue où étaient enfermés ceux qui s'étaient opposés à la rupture de Tito avec Staline et qui étaient soumis à un épouvantable lavage de cerveaux) et ses exclusions brutales (on se souvient de celle de l'opposant Djilas). Mais curieusement Tchossitch, peut-être à cause de son prestige d'écrivain, arrive à survivre tout en étant soumis à d'incessantes invectives. Il avait même réussi à créer un journal d'opposition, *Javnost*, qui n'a jamais pu être mis en vente et dont l'équipe de rédaction incluait un certain Zoran Djindjic, le Premier Ministre de Serbie qui, au moment où j'écris ces lignes, vient d'être assassiné par la Mafia associée aux anciens amis de Milosevitch.

Ses deux romans majeurs, *le Temps de la Mort* et *le Temps du Mal* sont des romans-fleuves, longs respectivement de 1800 et

⁵ Voir : *Dobritsa Tchossitch, entretiens avec Slavolioub Djoukitch, un homme dans son époque, édit. L'Age d'Homme, Lausanne, 1991*

de 1300 pages, impossibles à résumer. Je ne peux qu'évoquer ce qui m'a le plus frappé dans ces deux ouvrages monumentaux.

Le premier⁶ retrace l'histoire de la guerre de 14 vue du côté serbe. On sait qu'après l'attentat de Sarajevo (d'ailleurs perpétré par un Bosniaque) la première entrée en guerre a été celle de l'Autriche-Hongrie, désireuse de punir la Serbie pour ce crime de lèse-majesté. Les premiers coups de feu ont donc été tirés à la frontière serbe et les premiers morts ont été des Serbes. Puis la Russie a attaqué l'Autriche, et l'Allemagne la France et l'Angleterre et... on connaît la suite. Que retient-on avant tout du roman de Tchossitch ? D'abord l'incroyable esprit de résistance du peuple serbe : ils sont battus, écrasés par le nombre, ils reculent, mais ils repartent, ils continuent à se battre, libèrent à nouveau Belgrade des Autrichiens. Ce sont de vrais guerriers, ces mêmes guerriers que nous décrit Tsernianski. Ils se battent aussi pour la réalisation de leur rêve, la réunion de tous les Slaves du Sud, Serbes, Croates, Slovènes, la création de cette Yougoslavie (la Slavie du Sud), alors que tant de Slaves doivent se battre dans les rangs honnis des Autrichiens. Car leur héroïsme est teinté de romantisme, d'idéalisme. C'en est même le moteur principal. Et il faut croire qu'à ce moment-là de leur histoire l'idée panslave est plus forte que celle de l'appartenance à la communauté orthodoxe. On ne peut que les plaindre quand on pense à ce qu'il est advenu, aujourd'hui, de cette belle et grande idée.

Il y a une scène dans ce roman dont je me souviens parfaitement, comme si je l'avais lue hier. Un jeune paysan, Adam, et son cheval, Dragan. On l'avait vu partir fièrement cambré sur son superbe étalon, admiré par tout le village (Tchossitch décrit les paysans avec beaucoup d'amour, cela se sent ; d'ailleurs dans ses entretiens avec Djoukitch il parle de son enfance dans la vallée de la Moldova, de ses grands-pères magnifiques, de la vie des paysans, de leurs dettes, des prix incroyablement bas des produits agricoles.

⁶ Voir : *Dobritsa Tchossitch: Le Temps de la Mort, édit. L'Age d'Homme, Lausanne, 1991*

« *C'est à cause de la misère des paysans et des paysannes que je suis devenu communiste* »). Et puis on le revoit en plein combat, coincé dans un petit bois en contrebas d'une crête occupée par l'ennemi, le commandant qui commande: « *pied à terre* », il attache son cheval (il s'appelait Dragan) à un arbre, il attaque la crête avec les autres, se trouve soudain seul avec un blessé à côté de lui qui lui demande de le sauver, il hésite, le porte un bout de chemin, puis revient pour son cheval, le cherche toute la nuit, et, perdu, ne le retrouvera plus jamais. Adam, dans son désespoir se souvient : du poulain quand il l'a vu pour la première fois, à sa naissance, quand son père l'avait réveillé la nuit, une lanterne à la main, pour le lui montrer et lui en faire cadeau, de toutes ces années où il l'a nourri, soigné, où il a joué avec lui, jusqu'au jour où le poulain et Adam étaient tous les deux devenus assez grands pour que l'un devienne le cavalier de l'autre, et que Dragan se refusait à lui, le mordait, lui lançait des ruades, et qu'alors commença une lutte entre les deux qui dura des floraisons du printemps jusqu'au temps des vendanges, et puis ce jour béni, au coucher du soleil, lorsque l'étalon, tremblant, frissonnant, l'a enfin accepté et qu'il est parti d'abord au trot, puis au galop, le long de la Morava, s'enfonçant dans la nuit, et qu'il avait pleuré de bonheur...

La guerre a mal fini pour les Serbes. Décimés par les épidémies, manquant de tout, sans aide aucune des alliés, attaqués à la fois par les Autrichiens, les Allemands et même les Bulgares qui voulaient leur faucher la Macédoine, ils reculent de plus en plus et passent par les montagnes du Monténégro et de l'Albanie. Au fond ils n'ont pas beaucoup d'amis : les Anglais aimeraient que l'Autriche-Hongrie subsiste après la guerre pour faire contrepoids à la Russie, les Italiens ne veulent pas de Yougoslavie unifiée, ils ont trop d'intérêts dans les Balkans et d'abord en Dalmatie, et les Russes reculent sur leur front et ne peuvent engager un nouveau front. Finalement ce sont les Français, grâce à Poincaré, qui viennent les chercher sur la côte albanaise.

Entre janvier et avril 1916 150 000 hommes sont embarqués sur les navires français et transportés à Corfou. Et le livre se ter-

mine à nouveau avec les chevaux, ces milliers de chevaux qu'on ne peut embarquer et qu'il faut tuer pour ne pas les laisser à l'ennemi. « *La vague des chevaux s'avance vers eux, pas à pas, les hommes se replient dans la mer. Alors ils s'arrêtent et regardent les chevaux avec effarement; puis ils se mettent à leur dire des mots doux, à les prier de leur pardonner pour toutes les faims, les soifs et les chevauchées, les coups d'épéon et de cravache; certains s'agenouillent pour demander pardon pour cette ultime tuerie commise au nom de la patrie. Les chevaux s'approchent lentement d'eux, éclaboussés eux aussi par les vagues, s'arrêtent à quelques pas des hommes et les regardent. De leur côté, les hommes lancent des regards apeurés et implorants aux chevaux, tandis qu'au-dessus d'eux le vent mugit et l'écume marine les arrose* ».

Le vieux mythe du Prince Marko et de son cheval Sharatz continue à vivre dans les vieilles ballades serbes. « *Homme libre* », pourrait dire le Serbe, « *toujours tu chériras le cheval!* » Le cheval, ton frère.

Le Temps du Mal' est plus sinistre que celui de la Mort. C'est la description détaillée des purges staliniennes et de l'écrasement des individualités par les systèmes idéologiques. On y retrouve beaucoup de personnages du premier roman, des amis qui se sont connus à la campagne, à l'école, qui ont fait la guerre ensemble et qui se déchirent. Bogdan Dragovic, le communiste pur et dur, écrit un article infâme contre son ami Ivan Katic - qui est un peu le porte-parole de l'auteur - où il est traité de canaille trotskiste et de traître. Et puis Bogdan lui-même est écrasé par la machine mise en route en 1939 par Staline pour éliminer tous les chefs communistes de la Troisième Internationale : ce sont les fameuses chambres d'accusation du Komintern organisées à l'Hôtel Lux à Moscou.

Je crois que c'est la première fois qu'on a décrit avec un tel réalisme ce qui s'est vraiment passé, les exigences d'autocritique, de délation des amis, des parents, de la patrie même. Toute la vieille

⁷ Voir : *Dobritsa Tchossitch: Le Temps du Mal, édit. L'Age d'Homme, Lausanne, 1990*

garde de la Révolution est ainsi engloutie, disparaissant dans les geôles de la Loubianka. Seuls survivent les plus veules, les plus abjects, ceux que Staline est absolument sûr de pouvoir manoeuvrer à sa guise. Et ceux qui en réchappent sont marqués à vie. Ils seront poursuivis, calomniés, injuriés, battus même. Et pourtant ils gardent souvent leurs idées et leur foi.

Le roman se termine en 1941 lorsque les troupes allemandes avancent en Russie et que la Yougoslavie tombe dans la guerre civile, le peuple serbe ayant renversé le gouvernement yougoslave qui vient de s'allier aux Nazis. Il y a quelque chose de religieux dans ce livre. D'ailleurs les titres des trois parties le montrent : *le Pêcheur*, *l'Hérétique* et *le Croyant*. Pourtant Tchossitch n'est pas croyant. On ne parle guère de religion dans ses livres. Encore qu'il ait placé en épitaphe à son roman, un extrait de *l'Évangile selon Mathieu* : « *Si quelqu'un veut venir derrière moi, qu'il se renie lui-même, prenne sa croix et me suive...* » Mais il semble vouloir valoriser la souffrance, celle qui porte témoignage, qui affirme la foi en quelque chose. Bogdan Dragovitch est torturé par la Gestapo, puis libéré et torturé encore beaucoup plus durement par les jeunes partisans qui le prennent pour une ordure. Il résiste là aussi et ne dit rien. Et au moment même où ils s'apprêtent à le fusiller, lui qu'ils prennent comme l'ennemi le plus dangereux de toute l'histoire du parti, il se demande encore : que puis-je encore leur dire, que faire, ai-je le droit d'assassiner leur foi ? Et Petar Bajevic, un communiste tout à fait atypique, un jouisseur, un donjuan, un intellectuel qui échappe au lot commun parce qu'il sert les sbires du Parti comme espion et trafiquant international et qui a pourtant la foi lui aussi tout en les méprisant, Petar, lorsque les Allemands lui demandent ses dernières volontés, leur répond : je voudrais être crucifié. Etes-vous croyant ? lui demandent-ils. Oui, dit-il, j'ai foi en l'avenir.

Et Tchossitch dans son credo littéraire, dit ceci : « *Je n'ai pas réussi à trouver la foi dans le Créateur chrétien, dans sa domination sur l'homme ; je n'ai pas réussi à croire en mon salut par la miséricorde divine, ni à*

une existence outre-tombe où il y aurait un paradis et un enfer. Mais j'ai reçu du christianisme une morale, et j'ai cru au sacrifice humain, au sens du martyr du Christ pour sa foi. L'acte de la Crucifixion est resté à mes yeux, jusqu'à ce jour, l'acte le plus important d'une existence humaine ».

Et puis un jour, alors que la grande Yougoslavie n'est déjà plus, qu'elle se réduit à une simple union Serbie-Monténégro, je lis que le premier Président de la nouvelle Yougoslavie est Dobritsa Tchossitch - écrit à la manière serbe, Ćosić - écrivain (en 91-92). C'était lui. Cela ne pouvait être que lui. Alors qu'il avait déclaré à Djoukitch qu'il ne rentrerait plus jamais en politique. Mais Tchossitch avait une faiblesse. Il était nationaliste serbe. C'était même une des raisons de son opposition. Il trouvait - comme d'autres Serbes d'ailleurs - que les Serbes étaient maltraités en Yougoslavie (à partir de 1974 on a donné plus de droits aux différents Etats de la Fédération). Les Serbes contrairement aux autres nationalités étaient dispersés sur l'ensemble du territoire. Il est possible qu'alors ils ne disposaient pas de tous leurs droits en Croatie, en Bosnie, en Slovénie. Alors que les autres nationalités accusaient les Serbes d'être « *Grands Serbes* », d'autant que la capitale, Belgrade était en Serbie. Mais Tchossitch estime que les Serbes se sont trop sacrifiés à l'idée yougoslave, qu'ils se sont effacés derrière l'Etat parce que c'était la position de Tito. Il a soutenu les Serbes et les Monténégrins du Kosovo. Il est toujours difficile de se faire une idée exacte d'un conflit interethnique. Tchossitch pense que les Serbes au Kosovo sont opprimés par les Albanais. Kadaré, lui, pense que ce sont les Albanais qui sont brimés dans leur propre province. Je crois que dans ces questions il est impossible de trouver la vérité. Cela ne peut être ni tout noir ni tout blanc. Que pensait-il de Milosevitch ? Il trouve que sa politique est inquiétante et son équipe politique très bigarrée. Il pense que Milosevitch « *ne rassemble autour de lui que des personnes dévouées à sa personne, et ce par des méthodes communistes traditionnelles* ». Comment Tchossitch a-t-il vécu la suite, le cauchemar du Kosovo, le génocide, l'intervention des Occidentaux, la honte serbe ? Je ne le sais pas. Je me suis même demandé s'il vivait encore. Pourtant le

gérant de la librairie *l'Age d'Homme* à Paris, au coin de la place St. Sulpice, m'assure qu'il est toujours bien vivant même si à 82 ans il s'est définitivement retiré de la politique. Ce que je sais en tout cas c'est que c'était un démocrate, un humaniste, et qu'il a dû vomir ce qui s'est passé par la suite. Et peut-être a-t-il compris qu'une fois de plus les hommes ont déchaîné les forces du mal en se basant sur une idéologie. Car le nationalisme n'est rien d'autre, une fois de plus, qu'une idéologie.



Avec Andritch on entre dans un autre monde, sans pour autant quitter la Yougoslavie, le monde de la Bosnie, des musulmans, de la multi-ethnicité, un monde sur lequel pèse encore la mémoire d'une terrible oppression, celle des anciens Ottomans. Car de toutes les régions slaves c'est la Bosnie-Herzégovine qui a vécu le plus longtemps sous le joug des Turcs : quatre siècles ! Et c'est également là que les Turcs ont laissé leur empreinte comme ils l'ont laissée au Kosovo et en Albanie : l'Islam. Andritch est l'aîné de Tchossitch. D'une trentaine d'années. Mais lui aussi s'est battu pour l'Union des Slaves du Sud. Croate et catholique par l'origine de sa famille, il est né en Bosnie, à Travnik, a fait ses études à Sarajevo, mais il s'est voulu yougoslave avant tout, adoptant même le dialecte de Belgrade pour écrire ses grands romans, celui-ci devant devenir la langue nationale de toute la Yougoslavie (lors de la guerre civile je me souviens avoir lu un article dans *le Monde* où l'on assurait que les langues serbe et croate ne différaient entre elles que par une dizaine de mots, liés aux pratiques religieuses. Au point que je me suis sou-

vent demandé comment un Serbe pouvait reconnaître un ennemi croate. Or en lisant la préface de Paul Garde on apprend enfin que Croates et Bosniaques parlent un dialecte serbo-croate qui s'appelle iékavien alors que les Serbes de Belgrade parlent l'ékavien !). Pendant ses années d'études à Vienne Andritch rejoint un mouvement pan-slaviste, *la Jeune Bosnie*, une organisation qui avait également comme membre Gavrilo Princip, celui qui abattit le Kronprinz à Sarajevo. Andritch est maintenu en prison par les Autrichiens pendant une bonne partie de la première guerre mondiale (c'est en prison qu'il écrit le poème en prose, *Ex Ponto*, contenu dans *Inquiétudes*⁸. Contrairement aux idées de Tchossitch qui, surtout vers la fin de sa vie, a défendu de plus en plus le maintien des nationalités, Andritch a été en faveur de l'intégration complète, de l'assimilation, dans un Etat unitaire. C'est d'ailleurs ce qu'a essayé de réaliser Tito.

Pourtant tous les deux, Andritch comme Tchossitch, ont échoué. Après la mort de Tito les tendances centrifuges des Sloènes et des Croates ont repris le dessus. Et le nationalisme serbe prôné par Tchossitch a libéré les pires instincts de la guerre civile. Dans Visegrad, la ville du *Pont sur la Drina*⁹, les Serbes ont exterminé tous les Musulmans et ont jeté leurs corps dans la rivière qui coule sous le fameux pont. Et dans Travnik ce sont les Croates et les Musulmans qui se sont opposés dans des combats sanglants.

Deux idées dominent chez Andritch : la tolérance, qui est absolument nécessaire pour que des groupes de cultures et de religions différentes puissent vivre ensemble, la modernité à laquelle doit tendre une Bosnie trop longtemps soumise à une Turquie oppressante et archaïque.

Le *Pont sur la Drina* est la chronique de la ville de Visegrad, une chronique qui embrasse quatre siècles, très largement dominés par la Sublime Porte. La chronique débute en 1516 avec la vision d'un long convoi militaire qui s'en va vers Stamboul emme-

⁸ Voir : *Ivo Andritch : Inquiétudes, Editions du Griot, Paris, 1993*

⁹ Voir : *Ivo Andritch : Le Pont sur la Drina, édit. Belfond, Paris, 1994*

nant avec lui, enfermés avec leur petit paquetage et une part de pita au fromage, dans des paniers tressés arrimés solidement sur de petits chevaux bosniaques, en tant que tribut, le nombre fixé d'enfants chrétiens, pris dans les villages de Bosnie orientale, des enfants mâles en bonne santé, intelligents et de belle apparence, âgés de dix à quinze ans, et qui ont été sélectionnés, non pas pour servir à assouvir les vices honteux de certains aghas de Stamboul, mais pour être incorporés, une fois circoncis et turquisés, dans les détachements de janissaires ou dans un autre corps d'élite de l'Empire. Or c'est parmi les enfants de cette riche récolte de 1516 que se trouvait un garçon brun de dix ans qui deviendra plus tard un chef militaire et même un homme d'Etat renommé, Mehmed pacha Sokoli, et c'est lui, se souvenant du dernier regard qu'il avait jeté sur la rive pierreuse et les eaux perfides de la Drina, qui va, après l'avoir imaginé dans ses visions, construire ce grand pont de pierre, aux onze arches et à la silhouette élancée et puissante.

Et la chronique se termine en 1914 lorsque les Autrichiens qui, entre-temps avaient chassé les Turcs et occupé à leur tour la Bosnie, sont attaqués par une troupe serbe et que pour la première fois dans sa longue vie, le pont sur la Drina, le pont du vizir, ce pont si dur et si solide, subit les tirs des canons et que tout à coup sa septième arche vacille et s'écroule dans les eaux boueuses du fleuve.

*La Chronique de Travnik*¹⁰ couvre une période beaucoup plus courte : 1806 – 1814. La Bosnie, toujours turque, est coincée entre la Dalmatie conquise par les Vénitiens, le nord occupé par l'Autriche et la Serbie à l'Est qui vient de se révolter contre la Turquie. Napoléon qui n'aime pas les Vénitiens qui l'ont très mal accueilli lors de sa campagne italienne, leur fauche la Dalmatie, reprend également à l'Autriche quelques autres terres croates et slovènes et appelle tout cela ses Provinces Illyriennes.

¹⁰ Voir : *Ivo Andrić : La Chronique de Travnik, Préface de Paul Garde, édit. Belfond, Paris, 1997*

Le vizir de Bosnie ayant préféré vivre tranquillement dans la petite ville de Travnik, un vrai trou, plutôt qu'à Sarajevo, le consul que Napoléon a l'idée saugrenue d'y envoyer pour représenter la France, est bien obligé de s'y installer aussi. Et l'Autriche qui ne peut se permettre de laisser la France seule face à la Sublime Porte, va y envoyer son consul à son tour. La littérature a toujours aimé mettre en scène des consuls un peu paumés, relégués dans des trous perdus, qui se sentent inutiles, ont du vague à l'âme, méditent, écrivent... comme écrit et médite Andritch lui-même, en cette année 1942 où il s'est retiré du service diplomatique de son pays, où Belgrade est occupée par les Nazis alors qu'en Bosnie les Oustachis croates et musulmans massacrent les Serbes, les Tchechniks serbes les Croates et les Musulmans et les Partisans leurs adversaires fascistes de tous bords.

Dans ce roman que je trouve personnellement encore supérieur au *Pont*, le choc entre la modernité représentée par ces deux consuls, leurs adjoints et leurs femmes et la petite communauté de Travnik, communauté provinciale d'un Etat lui-même arriéré et coupé de l'Europe, est merveilleusement rendu. Et la description de la communauté locale bien savoureuse, une communauté composée des Turcs et des Musulmans indigènes d'un côté et de la « *Raïa* » de l'autre, c. à d. des catholiques, des orthodoxes qui se disent - déjà - Serbes, des Juifs, et puis des Levantins qui sont à cheval sur l'Orient et sur l'Occident sans pourtant appartenir complètement ni à l'un ni à l'autre.

Des Fossés, l'adjoint du Consul français, et qui est aussi un peu le porte-parole de l'auteur, est effaré : Comment voulez-vous que ce peuple puisse se développer et vivre en paix, demande-t-il à son ami le capucin ? « *Quatre religions se côtoient sur cet étroit petit bout de terre, montagneux et pauvre. Chacune d'elles est exclusive et complètement isolée des autres. Vous vivez tous sous le même ciel et de la même terre, mais chacun de ces quatre groupes a le centre de sa vie spirituelle au loin, en pays étranger, à Rome, à Moscou, à Constantinople, à La Mecque, Jérusalem ou Dieu sait où encore, mais pas là où ces gens naissent et meurent... Et chacune de ces commu-*

nautés a fait de l'intransigeance la plus grande des vertus, chacune attend le salut de l'extérieur, chacune d'une direction opposée ».

En même temps il essaye de convertir le moine aux vertus de la modernité, ce qui semble d'autant plus nécessaire que les Chrétiens sont aussi arriérés dans ce pays que les Musulmans. La superstition est générale et les Franciscains ne font rien pour la combattre. Les Musulmans qui sont toujours restés totalement hostiles aux deux consuls, pensent avoir gagné une grande victoire le jour où le Français s'en va (à cause de la chute de Napoléon) bientôt suivi par l'Autrichien. Mais les Chrétiens semblent eux aussi soulagés. Tout va continuer comme avant. Et les Serbes n'ont de toute façon confiance que dans les Russes.

« Vous êtes tous ensemble isolés par un mur infranchissable de l'Europe, c'est-à-dire du monde et de la vie », dit encore des Fossés au frère Julijan. « Prenez garde que ne pèse sur vous, les frères, le péché historique de ne pas l'avoir compris et d'avoir mené votre peuple dans la mauvaise direction, sans le préparer à temps à ce qui l'attendait de façon inéluctable ». Vous serez un jour, c'est sûr, lui dit-il encore, libérés du joug ottoman, mais « sans une éducation plus moderne et des conceptions plus libérales, vous ne gagnerez rien à être libérés... Au cours des siècles, votre peuple s'est tellement assimilé à ses oppresseurs que cela ne lui servira pas à grand-chose si les Turcs le libèrent vraiment un jour en lui laissant, en plus de ses propres tares, tous leurs vices : la paresse, l'intolérance, l'esprit de violence et le culte de la force brutale ».

Il n'est pas étonnant quand on lit cela que les Musulmans aient plus tard reproché violemment à Andritch d'avoir médité de leurs ancêtres et de l'Empire ottoman. D'autant plus que son autre très beau roman, posthume celui-là, *Omer Pacha Latas*¹¹, donne lui aussi une image pas très belle de certains caractères turcs : cruauté et dureté froide chez le Pacha qui vient pour imposer ses réformes, esprit retors et cupide chez les beys qui s'y opposent, orgueil chez tous et morgue envers les inférieurs et les infidèles. Et

¹¹ Voir : *Ivo Andritch : Omer Pacha Latas, édit. Belfond, Paris, 1992*

pourtant tout n'est pas négatif. La personnalité de ce pacha, dans sa solitude dans l'exercice du pouvoir, avec sa grande force de caractère, est bien attachante. Et puis lui aussi est une victime du système. Croate d'origine, islamisé, renégat même, il a dû boire « *l'eau de l'oubli* », ce que doit faire tout transfuge pour ne pas succomber aux souvenirs indésirables, pour ne pas sombrer tout simplement...

Mais les Musulmans ont saccagé le monument érigé à la gloire d'Andritch à Visegrad. Et personne n'a écouté ses leçons de tolérance. Andritch est mort en 1975 à 83 ans, après avoir reçu en 1961 le Prix Nobel de la littérature. Il est heureux qu'il n'ait pas pu assister à la fin, la dissolution dans le sang et l'horreur, de cette Yougoslavie qu'il aimait tant.

Il y a une pensée qui me vient à l'esprit après ce tour d'horizon balkanique (voir aussi *Mon ami Istrati* et *Ismail Kadaré*) : l'Union Européenne vient de décider l'élargissement à 10 membres supplémentaires. Tout le monde sait que la Grande-Bretagne, comme l'avait prévu de Gaulle, est le pays qui a le plus poussé à une telle évolution parce que cela dilue bien évidemment l'Union et empêche d'en faire un Groupe fédéral compact et puissant sur le plan politique. Et on fait cet élargissement sans avoir éliminé la règle de l'unanimité, ce qui est un vrai non-sens. On a vu comment des pays relativement petits et périphériques comme le Danemark et l'Irlande ont pu paralyser l'Union et geler certaines décisions importantes. Et on va donner les mêmes droits de veto à des pays comme Malte ou la Lettonie. Mais on veut aller encore plus loin. Faire entrer dans l'Union la Turquie !

L'Union Européenne à 25 a au moins un avantage : ce sont tous des Européens. Il se dégagera peut-être malgré tout une opinion publique européenne, une conscience européenne (dans 10 ans, 30 ans ?). Après tout nous avons malgré tout une culture commune. Au moment où j'écris ces lignes Bush a commencé sa guerre en Irak. Peut-être Bush nous rend-il service. Même les An-

glais trouvent que c'est un crétin et que l'Angleterre ne doit pas être le 51ème Etat de l'Amérique.

Mais que viennent faire les Turcs dans cette galère ? Avons-nous une culture commune avec eux ? Bien sûr quand vous mangez assis au soleil à une table de restaurant, dans les rues du quartier de Galata à Istanbul, vous voyez autour de vous plein de gens qui nous ressemblent. Mais vous pouvez trouver les mêmes à Beyrouth, à Alexandrie, en Tunisie, en Algérie, au Maroc ? Faut-il faire entrer tous ces pays dans l'Union ? Par contre quand vous vous enfoncez dans l'Anatolie profonde vous rencontrez un autre monde. Qui n'est pas le nôtre. Il y a quelques années il y a eu un fait divers en Alsace parmi les immigrés turcs : un père et un frère ont condamné à mort la fille de la famille parce qu'elle avait fréquenté (couché avec ?) un Français. Je ne juge pas une communauté sur un fait divers. Mais qu'un tel fait divers soit possible donne malgré tout un certain éclairage de cette communauté. Alors certains politiciens, et pas des moindres, disent que la Turquie a eu une histoire commune avec l'Europe. Ils devraient lire tous ces écrivains que nous venons de passer en revue. Oui, nous avons une histoire commune avec eux. Comme le kidnappé a eu une histoire commune avec le kidnappeur, comme la femme violée a eu une histoire commune avec son violeur, comme la victime a eu une histoire commune avec son bourreau.

(2003)

Texte-source : *Voyage autour de ma Bibliothèque, Tome 2, Littérature de Roumanie et des Balkans.*